



# 3 QUESTIONS À PIERRE SCHOENTJES

**Membre du jury du Prix du Roman d'Écologie  
Professeur de littérature française à l'Université de Gand  
Spécialiste d'écopoétique**

## Comment expliquer le succès grandissant que connaît la littérature environnementale ?

“En France, pour des raisons historiques, l'écologie n'a jamais été un engagement central.

Les idées portées par une minorité de personnes dans les années 70 – en dehors de P. Gascar, pas du tout dans le milieu littéraire – ont permis, à la suite des évolutions de société, une prise de conscience beaucoup plus large. Quand vous travaillez comme critique littéraire sur les relations sociales à l'usine, les conflits sociaux, personne ne vous reproche de faire “de la littérature thématique” – ce qui risque de vous arriver lorsque vous travaillez sur les questions environnementales –, on vous félicitera parce que vous vous consacrez à la littérature engagée.

Et ce qui a changé tardivement, dans les années 2010 environ, c'est que l'écologie au sens large est devenue progressivement légitime en littérature. La question de la défense des animaux et l'opposition à l'élevage industriel a ainsi donné lieu à un sous-genre important, dans le cadre d'une réflexion sur l'alimentation carnée. Le champ s'est peu à peu élargi, passant de l'évocation traditionnelle d'une relation harmonieuse avec la nature à une dénonciation plus récente des atteintes à l'environnement, dont l'homme occidental est le premier responsable.

Quand on a créé le PRÉ, il n'y avait pas dans la rentrée littéraire un nombre d'ouvrages si important que ça consacrés à la question. Je pense que cette année, j'ai dû lire une bonne trentaine de romans qui rentraient d'une manière ou d'une autre dans ce champ. Des opportunités ont été saisies, donnant lieu à d'excellents romans... mais on observe aussi aujourd'hui une sorte de mode de la littérature environnementale. On peut regretter parfois dans certains livres un ronron de bons sentiments, une tendance à la facilité. Il existe peut-être une forme d'opportunisme chez certains éditeurs, qui constatent que le public est demandeur.”

## En tant que membre du jury du Prix, qu'attendez vous d'un lauréat ?

**“J’estime qu’il faut toujours garder un équilibre entre une inscription dans un champ écologique clair et une exigence littéraire dans la forme.”**

**Par exemple, on peut très bien évoquer la nature et le travail de la terre, défendre la ruralité – le sort des paysans étant d’actualité – dans une perspective productiviste et néo-carniste... loin de toute perspective écologique.**

**Ce qui est fondamental, c’est de voir comment une conscience environnementaliste nous amène, nous force – les créateurs comme les lecteurs – à imaginer des défis qui tiennent compte de l’impact général de la destruction de l’environnement, du réchauffement climatique, de la disparition des espèces. On est obligé aujourd’hui de raconter les histoires différemment. Ce qui est intéressant, c’est de voir quels nouveaux langages sont employés par les écrivains – parmi lesquels bon nombre d’autrices ! – pour raconter ce nouveau rapport au monde. Cette question de forme est vraiment essentielle. C’est la double tension.**

**À côté d’autres modes d’action – militante, associative, politique – le travail littéraire est essentiel, même s’il s’inscrit dans le temps long, loin de toute « urgence » immédiate. Les enjeux se sont imposés et on doit vraiment s’en réjouir. Auparavant, il n’y avait pas moyen d’aborder ces sujets dans les départements de littérature française. Les contemporanéistes étudiaient le roman néo-classique, l’autofiction, le roman historique, le roman ludique, le roman social, mais en France, on n’avait pas de catégorie « littérature environnementale ». Aujourd’hui elle existe et le PRÉ contribue à orienter les lecteurs.”**

## Quels sont les défis auxquels fait face la littérature écologique ?

“Le défi principal consisterait sans doute à se détacher des grandes thématiques consensuelles, qui risquent de devenir des lieux communs en littérature.

Le motif du réchauffement climatique, celui de pollution généralisée ont déjà été déclinés de nombreuses fois, et sur différents registres. Mais il existe un certain nombre de sujets qui sont moins visibles. L'érosion de la biodiversité – au-delà de la disparition des grands mammifères qui reçoit beaucoup d'attention –, les injustices environnementales – qui sont aussi des injustices sociales – où les relations Nord-Sud – qui ne devraient pas seulement être abordées par la littérature francophone – méritent l'attention. Il est bon aussi d'éviter des biais culturels ou nationaux trop forts. Céder, par exemple, à la tentation de plaider la cause de la faune sauvage en prenant la baleine plutôt que le loup ou l'ours comme sujet.

Il est bon de regarder aussi chez nous ce qui fait mal, aborder les sujets qui fâchent, les assumer comme cela a été fait autour de l'usage des produits phytosanitaires en Champagne. On peut aussi interroger notre rapport au Sud global : le chlordécone en Guadeloupe, les irradiés de Tahiti...

Réinventer l'écriture est central mais le choix des problématiques n'est pas sans importance et il serait regrettable que l'on évolue vers un consensus mou, qui évite de désigner des responsabilités concrètes. L'avenir de la littérature n'est pas dans le roman “new age”, qui célèbre le bonheur de vivre en harmonie avec la nature en optant pour un lyrisme de convention. L'histoire de la littérature retiendra les romans qui renouvellent notre vision du monde et, faisant levier sur l'imaginaire, auront peut-être contribué à instaurer un rapport plus respectueux à l'environnement.”